

**L'AFFAIRE NOÉ**  
**L.J.C ABETTAN**

Achevé d'imprimer en France. Dépôt légal Février 2020  
ISBN No \*1005358-1404640\*

## PROLOGUE

Je m'appelle Charly, j'ai cinquante-six ans, je suis ingénieur en bâtiment civil, marié depuis vingt-cinq ans avec une femme magnifique. Elle s'appelle Yafa, elle a le même âge que moi, gentille, douce et pleine de surprises. Nous avons un fils Simon, marié et père de deux enfants, il vit au Canada depuis qu'il a fait son master en biologie marine. Bref, je mène une vie tranquille dans la banlieue de Paris. Je suis aussi bricoleur, j'aime rendre service à mes amis, et leur donner des conseils techniques dans leur quotidien. Un copain sur qui on peut compter.

Un homme normal, un couple normal, un mec bien. Du moins, c'est comme cela que l'on me qualifie.

Jusqu'aux événements qui vont suivre, tout était normal et me convenait parfaitement.

Je crois que cette histoire a commencé il y a quelques années, à la suite des attentats du 11 septembre à New York.

Comme tout le monde, j'ai été choqué par l'effroyable attentat des tours jumelles.

Moi-même à ce moment précis, je travaillais dans le quartier des affaires à Paris La Défense.

Je me souviens qu'avec mes collaborateurs, nous étions sortis sur le parvis à l'annonce de l'accident d'avion sur l'une des tours, puis sur la deuxième. Impensable. À l'extérieur, nous scrutions le ciel pour voir si un autre avion allait s'abattre ici aussi, la panique s'emparant un peu de tout le monde. Tout nous semblait suspect.

J'ai alors pris conscience que ce qui venait de se produire était un acte terroriste qui aurait une ampleur planétaire.

Qui ? Quoi ? Comment ? La guerre, mais on n'est pas préparé à ça ! Un million de questions me traversaient l'esprit à ce moment précis. Une onde de choc traumatisante et paralysante a traversé l'Atlantique.

Vite, il faut rentrer voir les informations, parler, oui ! Il faut parler, d'abord à ses proches, voir si tout va bien. Mais où est ma voiture ?

Qui a pu faire ça ? Comment c'est arrivé ? Un double accident ? Un attentat ? Qui a organisé cela ? Comment ne l'a-t-on pas vu venir ? Un attentat de cette ampleur ?

Comment se fait-il qu'à cette heure-ci, il y ait des bouchons ?

À voir les visages défaits des autres conducteurs, on savait bien qui avait écouté les informations et qui ne les avait pas encore prises en pleine figure.

Enfin arrivé chez moi, le temps d'ouvrir la porte automatique du garage, je scrute les environs et je vois que mes voisins aussi sont déjà rentrés, alors qu'il n'est que quatorze heures !

Ah, mon fils est déjà là, c'est bien, il travaille dans sa chambre, ses études lui prennent tout son temps.

— Simon, viens c'est important ! je lui crie du couloir en me débarrassant de mon manteau.

Je le jette sur la commode de l'entrée et je pénètre dans le salon.

J'allume la télévision, ce n'est pas possible ! Les bras croisés d'abord, debout à côté de mon fils, nous ne réalisons toujours pas le drame qui se déroulait sous nos yeux.

Puis assis sur le bras du fauteuil pour finir par terre, en pleurs comme dans les traditions juives, avec l'envie de déchirer ses vêtements.

Et l'avion du Pentagone. Et un autre qui s'écrase dans une forêt. Non, trop c'est trop !

De voir et revoir les deux tours s'effondrer, les images insoutenables, c'est impossible !

Plus un mot, figés devant la télévision, tous pleurons, on est maintenant cinq assis sur le sol. Les copains de classe de mon fils nous ont rejoints.

— Il vient de se passer quelque chose de planétaire dans le cœur de chaque être humain... me dit mon fils.

Combien de vies perdues, de familles détruites, de visages, plus de mariages, de baptêmes, de communions, combien d'arbres généalogiques coupés net à la base ?

Je ne pus m'empêcher de faire le parallèle dans ma tête avec la dernière guerre et les six millions de Juifs, exterminés dans les camps de la mort.

Un plan machiavélique, réalisé dans le calme sur quatre ou cinq ans, personne n'avait compris l'impact jusqu'à la libération des camps par les Russes et les forces américaines.

Il n'y a pas eu d'onde de choc planétaire ?

Les Juifs, les Tziganes, les communistes, les handicapés ont subi seuls cette onde de choc.

Ou alors en 1945, lorsque les Américains ont lâché sur Hiroshima et Nagasaki la bombe ? Là non plus, pas d'onde de choc planétaire ? Les Japonais et leurs alliés seuls ont subi cette onde.

Toujours assis sur le sol et sous les yeux des enfants, ma tête allait exploser, mon cœur battait trop fort, j'étais sans force pour me relever. Interminables commentaires, le journaliste à la limite du droit de réserve, plus de tact, les mots dits ces jours-là ont été insoutenables !

« Plus de raisons d'être gentil après ça... » pouvait-on entendre. « On est tous Américains aujourd'hui... » disait le président français.

L'hypocrisie du monde moderne emballé dans du papier journal !

Bien sûr que c'est odieux, et il faut trouver les coupables, bien sûr la justice et l'ordre doivent régner, il n'y a pas de doute à cela. Mais après quelques jours, quelques semaines, on entendait des rumeurs, des témoignages, des contradictions absurdes.

Mon esprit méthodique et calculeur essayait de comprendre plutôt comment les deux tours s'étaient effondrées.

Cette question ne me quittait plus la nuit.

J'écoutais les commentaires des ingénieurs, techniciens, journalistes qui étaient d'un coup devenus des professionnels de structures métalliques. Cela devenait écœurant, on nous en faisait presque oublier les victimes, comme si la banalité de la vie n'avait pas d'état d'âme.

Aujourd'hui, dix-sept ans après, je revois ces moments-là, la larme à l'œil et la chair de poule, à chaque fois qu'un avion vole trop bas, à chaque catastrophe, à chaque attentat.

Un bâtiment de plusieurs centaines de mètres, fait en acier américain, avec du béton américain, des structures métalliques ayant résisté aux pires conditions atmosphériques, à des différentiels de température entre sa base et son sommet, de dilatation des métaux.

Défiant toutes les lois physiques, après tous ces tests en réel, rien n'avait bougé, on avait même pris l'habitude de considérer l'acier américain incassable.

Comment ces tours ont-elles pu s'effondrer ?

Je repris ma règle à calculs et j'essayai de comprendre comment l'onde de choc a pu générer de telles vibrations dans le bâtiment.

Des vibrations d'un niveau si puissant qu'elles ont réussi à faire se séparer les éléments entre eux, à noyer le fer dans le béton, à séparer les dalles de béton entre elles, les escaliers, les murs.

L'ordre de montage des parois et paliers a été respecté, c'est l'effet domino, tout s'est écroulé en respectant cet ordre.

Le poids des structures s'écroulant sur les étages inférieurs a fini le travail. Aucune chance d'échapper à ce séisme pour ceux qui étaient piégés à l'intérieur.

L'onde de choc a mis fin à la suprématie américaine d'être incassable, j'étais comme un enfant devant ce résultat.

## Chapitre I Martial mon ami

Les années avaient passé depuis que les troupes américaines avaient rétabli l'ordre et la justice. Le monde revint à son hypocrisie journalistique. On continuait à chercher le coupable... Qui sont les gentils, qui sont les méchants ? Qui sera le prochain ?

Dans mon garage, une question me travaillait : à quelle fréquence peut-on séparer les atomes ? Einstein avait parlé de cela dans l'un de ses travaux de recherche : « *Les paramètres de géométrie nucléaire, ou le niveau d'énergie vibrationnelle.* » Il parlait d'une force invisible et destructrice. Proche du chaos, le cri qui tue !

Tout se mélangeait dans ma tête, et ne menait nulle part. On avait réussi tout au plus à casser un verre de cristal avec un diapason !

Il avait fallu attendre 2015 pour qu'un journaliste de la revue scientifique reprenne les travaux de l'ingénieur allemand Wilhelm Heinrich Walter. Il avait fait la découverte d'un métal rare « le prométhium (pm) », qui selon ses calculs pouvait émettre des forces dynamiques génératrices d'ondes inaudibles de supra-fréquence.

Les calculs mathématiques exacts n'avaient jamais pu être réalisés car la pierre en question n'existait pas encore sur Terre, ou n'avait pas été découverte !

En 2018, un Belge reprit les travaux et réalisa deux paraboles, une émettrice et une réceptrice, de très haute fréquence utilisant le minéral « prométhium » comme conducteur d'énergie. Les deux études combinées firent l'effet d'une découverte historique.

Si on arrivait à émettre des ondes suffisamment fortes entre ces deux paraboles, tout ce qui se trouvait entre elles était détruit à cause de la dissolution de la matière, ou de la séparation des molécules entre elles. Einstein avait raison.

L'arme absolue était née, mais que sur le papier.

Les années passèrent normalement, j'avais repris contact avec mon meilleur ami d'école puis d'université, Martial, installé à Los Angeles. Il étudiait les séismes et avait épousé une jeune Américaine qui étudiait à Paris en même temps que nous.

On se connaissait depuis l'âge de seize ans, les mêmes lycées, la même université d'ingénieurs à Cachan dans le Val-de-Marne.

On avait la même façon de penser, les mêmes goûts, la même religion et la même passion des nouvelles découvertes.

Sa femme a fait une école de journalisme, la fac Dauphine à Paris, puis elle était repartie vivre en Californie, à West Wood, *la capitale de l'enseignement*, nous disait-elle tout le temps ! Martial, amoureux fou d'elle, était parti la rejoindre dès qu'il avait eu son diplôme et son visa d'étudiant.

La région où il s'était installé n'était pas sans risque non plus. À présent, il avait son propre laboratoire, il était responsable sismologue d'une unité de recherche sur l'étude des plaques tectoniques, afin d'explorer leurs déplacements et les conséquences à la surface du globe. Ils avaient trouvé la vitesse de propagation de l'onde émise par le séisme de la croûte terrestre.

La magnitude d'un séisme était donnée sur l'échelle de Richter, de un à huit, permettant d'évaluer les dégâts sur la surface.

Martial avait affiné ces calculs et il pouvait dire exactement où et quand l'onde allait toucher la surface avec une précision incroyable. Elle avait été appelée « onde génératrice destructrice nuisible » OGDN.

On parlait souvent ensemble des tours jumelles, des attentats qui avaient suivi, de la vie politique ; on refaisait le monde, nos discussions duraient des nuits entières.

J'avais fini par m'installer à Tel Aviv, dans un quartier vieux de près de cent ans. Des arbres immenses, aux troncs comme des tonneaux, avaient poussé n'importe comment sur les trottoirs, donnant un côté romantique à notre rue. J'habitais un appartement de quatre pièces au deuxième étage, exposé sud-est, avec un petit balcon de dix mètres carrés, que ma femme fleurissait tous les trois mois. Je donnais des cours à l'université de Bar Ilan et je travaillais dans une société de construction d'immeubles.

Martial et moi suivions les diverses avancées technologiques, nous étions abonnés à des revues scientifiques très pointues. Dès qu'une découverte ou une information importante était parue, il s'empressait de m'appeler.

Un jour Martial m'a appelé, à trois heures du matin comme d'habitude, il n'a jamais fait attention au décalage horaire.

— Allô, qui est-ce ? répondis-je à moitié endormi.

— Salut ! Quoi, je te dérange ?

— Non, bien sûr que non, je dors... il est trois heures du matin !

— Pardon, mais je pouvais plus attendre.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? T'as trouvé la vitesse de...

— Arrête, c'est important ! J'ai été contacté par la Nasa ! m'interrompit-il avec empressement.

— Qu'est-ce que la Nasa a à faire avec ton séisme ? demandai-je, piqué de curiosité.

— Les études que j'ai publiées sur l'OGDN ont interpellé les cerveaux du cosmos, tu te rends compte ?  
— Super, et alors ? dis-je alors que je me rendormais.  
— J'ai rendez-vous le 15 chez eux.  
— Super, et alors ? bâillai-je.  
— Ils m'ont demandé si je connaissais quelqu'un comme moi avec le même niveau d'études.  
— Oui super, et alors !  
— T'es lourd... j'ai pensé à toi ! Qu'est-ce que t'en dis, tu es d'accord ?  
— D'accord sur quoi, Martial ? Il est trois heures trente du matin, je donne des cours à l'université alors je te rappelle demain, promis.  
— OK, bye... répondit-il, déçu.

Et j'avais raccroché, sans comprendre vraiment son appel. Le lendemain matin, j'avais complètement oublié notre conversation téléphonique, ma femme n'avait même pas été réveillée. J'avais peut-être rêvé, après tout. Deux semaines plus tard, Martial sonnait à ma porte.

Je ne l'avais pas vu en chair et en os depuis dix ans au moins, nos conversations ne se faisaient que par *webcam* et téléphone mobile.

Maintenant chauve et avec quelques kilos en plus, il avait beaucoup changé, mais pas son regard. Habillé en tenue de sport, jogging baskets blanches.

— Alors ça ! l'accueillis-je, abasourdi.

— Mais pourquoi tu n'as pas rappelé ?

— D'où viens-tu ? Depuis quand tu es là ? le questionnai-je en réalisant que je n'avais pas rêvé, à la fois surpris et honteux de ne pas l'avoir rappelé. Allez, viens t'asseoir, tu as mangé ?

— Oui merci.

— Tu te rappelles de Yafa ? Elle va nous préparer quelque chose de bon, tu ne peux pas refuser.

— Je suis arrivé hier soir. J'ai été promu à Jérusalem, m'annonce-t-il.

— J'ai toujours notre whisky préféré, tu sais ? Jérusalem ? Super ! m'exclamai-je, heureux de le voir, tout en l'entraînant par le cou vers le salon. Raconte, alors la Nasa ?

Il me dit qu'il était ici pour compléter ses recherches, et qu'il lui fallait un assistant de confiance. Cela tombait à pic, j'en avais marre des cours et de mon travail somnolant.

Je l'écoutai débiller son voyage, le discours à la Nasa et ses séminaires à travers le monde. Plein de questions émergeaient dans ma tête et je lui dis :

— Oui mais pourquoi, pour travailler avec toi ? Mais je ne connais rien aux séismes ! Et j'ai déjà un travail, je ne peux pas tout laisser tomber du jour au lendemain !

— Je sais, mais c'est une proposition que tu ne peux pas refuser, une opportunité comme ça ne se présente qu'une seule fois dans une vie.  
— Laisse-moi du temps et... j'aurai des conditions.  
— C'est normal, dis-moi quand, c'est tout ! me dit-il, un verre à la main.  
— OK, bon viens d'abord, j'ai faim ! lui dis-je en l'entraînant vers la table à manger.  
— Ça sent bon en tout cas !  
— Et ta femme, comment va-t-elle ? m'enquis-je.  
— Oui, raconte-moi tout ! demanda Yafa qui nous rejoignait.  
— Oh, ma femme... Après mon divorce, qui a duré deux ans, une vraie bataille de chiffonniers entre avocats, et ma famille qui m'a tourné le dos, il a fallu que je me reconstruise. Ma fille a pris son parti et je ne l'ai presque jamais au téléphone, juste pour les anniversaires et quand elle a besoin d'argent ! Après tout, avec les parents divorcés, il y en a toujours un des deux qui trinque et qui devient le distributeur automatique pour se faire pardonner aux yeux des enfants, nous raconta-t-il avec un air triste et un grand verre de vin rouge à la main.

On avait compris que cette période était difficile à se remémorer, nous passâmes vite à autre chose. Les discussions furent ponctuées par nos éclats de rire et nos chants débiles de jeunes adolescents que nous étions redevenus le temps du dîner.

Le repas terminé, nous recommençâmes nos discussions dans le salon, un verre de whisky irlandais à la main, pendant toute la nuit. J'acceptai alors de le rencontrer le dimanche suivant à Jérusalem.

Quelle n'a pas été ma surprise quand on est venu me chercher le dimanche suivant chez moi, à neuf heures comme prévu, avec une voiture de l'armée israélienne ! On a pris la route, très bien encadré par deux soldats à l'arrière, un chauffeur pas très bavard, et moi qui regardais la route sans rien dire.

— Mais on ne prend pas l'autoroute ? demandai-je.

Pas de réponse.

— Ce n'est pas la route de Jérusalem ça !

Toujours pas de réponse.

La radio de la voiture émettait les chansons des Beatles. Ce n'était pas leur génération à mes gardes ! Deux heures de route, direction le sud.

En plein désert du Néguev, au sud d'Israël, on monta une petite colline de cent cinquante mètres environ, une première barrière de sécurité. Encore un kilomètre, une deuxième barrière avec des soldats lourdement armés. Enfin, un bâtiment, troisième sécurité, dépôt d'empreinte digitale

numérique, et empreinte de la pupille de l'œil. C'est israélien parano, et ça dura une heure !

*On me confia un badge magnétique bleu avec une pastille de radiation. Il s'agissait d'un badge magnétique sur lequel est fixée une pellicule sensible aux radiations. Si la couleur du badge change, cela veut dire que le badge (donc vous), a été en présence d'un élément radioactif pendant une période supérieure à la norme autorisée. Une évacuation et décontamination d'urgence doivent se faire alors.*

Toujours avec mes deux gardes, on se dirigea vers un bâtiment semi-enterré, où l'un d'eux tapa le code d'accès sur la porte. Toujours dans le silence, nous primes l'ascenseur. Je remarquai alors qu'il n'y avait pas de bouton dans cet ascenseur. L'un des gardiens sortit un badge de couleur verte, et le positionna sur le lecteur placé à droite de la porte de l'ascenseur. On descendait.

Je comptais les secondes en référence à l'ascenseur de l'hôtel de Tel Aviv où j'ai travaillé. Pourquoi tant de sécurité si ces travaux ne portent que sur les séismes ?

Et, où était Martial ?

Je continuais à compter ; au bout d'une vingtaine de secondes, on s'arrêta enfin. Martial apparut en blouse blanche, crayon en équilibre sur l'oreille.

— Merci messieurs, *toda*.

— Quoi, tu parles l'hébreu, maintenant ?

— Ben j'ai appris quelques mots, pas plus. Viens, je te fais visiter.

On aurait dit un enfant dans un magasin de jouets : au moins deux cents personnes en blouses de différentes couleurs, blanches comme mon ami, bleues et vertes pour ceux qui travaillent deux étages plus bas. On aurait dit une scène du film de James Bond, c'était le laboratoire des méchants. On était très friands de ce genre de films ensemble, il y a déjà bien longtemps.

— Je n'en crois pas mes yeux, Martial, dis-moi comment es-tu arrivé ici ? Et c'est quoi, ces tubes en bas ?

— Viens dans mon bureau, tu vas comprendre.

— Et enlève ce crayon sur ton oreille, ça fait épicier de quartier !

Nos pas sur le plancher métallique résonnaient dans la cathédrale d'acier et de poutre creusée sous la terre. La ventilation était assurée par des grosses gaines rondes au plafond de l'édifice, l'éclairage blanc était aveuglant au début pour moi qui n'étais pas habitué à cette lumière.

Son bureau était plus grand que mon salon, je m'installai sur le canapé, tandis qu'il me servait un verre de whisky irlandais.

Il commença à parler, mais ma tête était ailleurs, mes yeux vagabondaient sur les photos accrochées aux murs. Je cherchais une photo de lui, mais il n'y avait que des photos de présidents israéliens, d'avions, de bateaux, et des diplômés.

— Tu te rappelles le rendez-vous avec la Nasa ?

— Oui, tu m'as réveillé à trois heures du matin, tu parles que je m'en rappelle !

— Eh bien, ce n'était pas la Nasa, mais le Mossad ! m'annonça-t-il fièrement.

— Quoi, qui ?

— Oui mon pote, ils m'ont contacté pour compléter leurs compétences !

Je ne comprenais pas.

— De quoi tu parles, Martial ?

— Charly, on l'a fait, me dit-il simplement.

— Fait quoi ?

— Tu te souviens des travaux du Belge et des essais des Chinois ?

— Non, rappelle-moi, il s'agissait de quoi déjà ?

Les travaux de plusieurs ingénieurs chinois nous avaient intrigués. Ils avaient réussi à fabriquer un transformateur de courant à très haute fréquence avec des paraboles émettrices et réceptrices. Ils avaient repris les travaux de l'ingénieur belge, quelques années auparavant.

— Ah oui, je me souviens maintenant, lui dis-je, ne voyant toujours pas où il voulait en venir.

— Eh bien, on l'a fait !

— Mais fait quoi ?

— L'émetteur d'OGDN.

Je me sentis défaillir, je n'avais plus de jambes, ni de voix, le souvenir des tours de New York m'avait de nouveau envahi.

— Bien sûr c'est encore expérimental, mais ça marche !

— Ah bon ?

J'étais complètement perdu, j'avais du mal à raisonner, abruti par le voyage, par tant de sécurité, sous la terre, cet éclairage, je sentais les effets du whisky sur un ventre vide.

Il me raconta pendant des heures avec des croquis, des dessins, des photos. Je n'avais aucune notion de l'heure, la sécurité m'avait enlevé ma montre et mon téléphone portable.

— J'ai faim.

— Quoi ! je te parle d'une découverte universelle et toi, tu as faim ?

— Oui, j'ai faim.

— OK, pardon, tu as raison.